

Entretien avec Marcela Santander Corvalán — JUNE EVENTS 2026

Propos recueillis par Mélanie Drouère

Agwuas est présenté le 30 mai 2026 à l'Atelier de Paris.

Marcela Santander Corvalán, Agwuas constitue le deuxième volet d'un triptyque que vous consacrez aux éléments : comment, dans ce cadre, la collaboration avec Gérald Arev Kurdian autour d'une forme hybride est-elle née ?

J'ai commencé ce triptyque en 2020 avec *Bocas de Oro*, consacré à la terre et à la pierre. Cette série active un travail sur les archives et la mémoire que je mène au long cours, en opérant un déplacement vers ce que j'appelle des « archives planétaires ». Il s'agit de considérer les éléments - la terre, l'eau, le feu - comme porteurs d'histoires, de mythologies, de strates de mémoire. Pour *Agwuas*, j'explore plus spécifiquement l'eau, élément au centre d'une multitude de récits et d'imaginaires situés, mais qui renvoie aussi à quelque chose de profondément partagé. Ce qui m'intéresse, c'est de dresser un parallèle entre ces histoires et nos corps, qui sont eux-mêmes composés à 70 % d'eau. Les corps deviennent des archives, traversées par des mémoires intimes autant que collectives. Enfin, la collaboration avec Gérald Arev Kurdian est née d'un désir de questionner la forme : je viens de la danse, mais aussi de l'écriture, du chant, de la musique. J'avais envie d'une pièce qui se situe à la lisière entre concert, danse et récit et qui impulse ainsi une écriture multiple en phase avec la manière dont je travaille.

Pourquoi ce titre, Agwuas, et ce léger déplacement orthographique ?

Ecrire simplement *Aguas* m'a semblé trop évident ; l'introduction du "w" de *water* ouvre une autre dimension, sonore et imaginaire. Pour des personnes originaires d'Amérique latine, *Agwuas* peut sonner comme un mot d'une langue plus ancienne, une langue traditionnelle, qui précède ou déborde l'espagnol. Cette graphie convoque une mémoire plus lointaine, plus diffuse, en phase avec le projet. Par ailleurs, à l'oral, *Agwuas* produit une sonorité plus ronde, plus ample, qui participe d'un désir de déplacer le regard : parler de l'eau, bien sûr, mais aussi en proposer une approche poétique, et pas uniquement politique ou sociale.

Comment s'articule le dialogue entre les différentes temporalités de ces convocations, des rituels populaires ancestraux aux univers de musique électronique ?

J'essaie toujours de penser le temps comme quelque chose en spirale, où passé, présent et futur se répondent, d'où cette constante cohabitation dans mon travail entre des formes très anciennes et des références très contemporaines. La musique électronique - et en particulier certaines formes de techno - m'intéresse en tant qu'espace rythmique et pulsation continue, presque ininterrompue, en mesure de soutenir la danse et de créer du lien. Pour moi, ce sont aussi des rituels, certes contemporains. J'utilise parfois l'expression « archaïques-techno-futuristes » pour les qualifier, au sens où ces pratiques puisent dans quelque chose d'archaïque, tout en étant résolument tournées vers le futur. Le travail avec Gérald Arev Kurdian, qui explore aussi les technologies, a permis de faire dialoguer ces dimensions de manière très organique.

Comment cette création chorégraphique et musicale s'est-elle nourrie des imaginaires et des réalités de l'eau, sans tomber dans une simple imitation de ses qualités ?

Très vite, il s'est agi en effet d'éviter une approche illustrative ou symbolique de l'eau — ne pas chercher à « produire des mouvements fluides » au sens attendu. Nous avons donc plutôt travaillé à partir de pratiques situées. Par exemple, nous avons appris et réécrit une danse de pêcheurs chilienne liée à des rituels d'offrandes à la mer. Ce sont des danses qui ne relèvent pas d'une virtuosité codifiée, mais qui appartiennent à des contextes populaires, au sein desquels tout le monde peut danser. Il m'importe beaucoup que ces gestes puissent être appropriés, transmis, réactivés avec nos corps d'aujourd'hui. En parallèle, nous avons développé des pratiques plus somatiques autour de l'eau dans le corps, en explorant les différents liquides et en imaginant leur circulation interne, ce qui ouvre un autre type de relation encore, plus sensible, plus intime, à cet élément.

Le public est invité à partager l'espace de la performance : quelle expérience souhaitez-vous donner en partage à travers cette immersion ?

L'eau est, pour moi, un élément profondément collectif : elle appelle à être partagée, traversée, habitée. À partir de là, il devenait évident de questionner la séparation entre scène et salle. Avec l'éclairagiste et scénographe Leticia Skrycky, nous avons cherché à créer un espace dans lequel les spectateur·ices ne soient pas seulement en position d'observation, mais puissent faire partie d'un milieu commun, d'un même environnement aux frontières fluides. La pièce est construite sur le modèle d'un passage : celui d'une écoute, d'une attention aux eaux du corps intérieur vers une expérience plus collective, plus festive. Il s'agit, en quelque sorte, de réactiver des circulations : entre les corps, entre les personnes présentes, entre les mémoires.